

La signification changeante des souvenirs matériels chez les immigrants juifs polonais d'après- guerre en Israël

*Relocating significance of materialized memories among postwar Jewish
immigrants from Poland*

Kamila Dabrowska

Traducteur : Judith Grumbach



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/6555>
ISSN : 2075-5287

Éditeur

Centre de recherche français de Jérusalem

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Référence électronique

Kamila Dabrowska, « La signification changeante des souvenirs matériels chez les immigrants juifs polonais d'après-guerre en Israël », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 22 | 2011, mis en ligne le 25 mars 2012, Consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/6555>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

La signification changeante des souvenirs matériels chez les immigrés juifs polonais d'après-guerre en Israël

Relocating significance of materialized memories among postwar Jewish immigrants from Poland

Kamila Dabrowska

Traduction : Judith Grumbach

Qu'on imagine maintenant un homme privé non seulement des êtres qu'il aime, mais de sa maison, de ses habitudes, de ses vêtements, de tout enfin, littéralement de tout ce qu'il possède : ce sera un homme vide, réduit à la souffrance et au besoin, dénué de tout discernement, oublieux de toute dignité : car il n'est pas rare, quand on a tout perdu, de se perdre soi-même... (Primo Levi, *Si c'est un homme*)

- 1 Cet article se base sur une recherche ethnographique entreprise entre 2008 et 2010 auprès de Juifs polonais originaires de Basse Silésie, en Pologne, qui sont nés pendant ou après la Seconde Guerre mondiale et qui ont grandi dans des familles qui tenaient à préserver leur identité juive. Mes interlocuteurs ont quitté la Pologne au milieu des années 50 et à la fin des années 60 pour s'installer en Israël¹. Ils se sont sentis obligés de partir du fait de l'antisémitisme croissant dans leur pays ; à leur départ, les frontières de la Pologne se sont fermées et ne se sont pas rouvertes de nombreuses années durant. Ce départ a eu des conséquences tragiques pour les Juifs polonais : l'exil de leur patrie – terre de leurs ancêtres –, le traumatisme et, encore aujourd'hui, une mémoire chargée de stigmates. Leur identité de Juifs polonais a été remise en question ; leur intégration à la société polonaise a tout à coup été frustrée et ils ont été exclus de leur communauté.

- 2 Au cours de ma recherche, j'ai rassemblé les parcours des émigrés et ai étudié la mémoire sociale diasporique à l'occasion des pratiques commémoratives périodiques, pour reprendre le terme de Paul Connerton (1989) – les rassemblements, les camps de vacances, les visites en Pologne – où les émigrés se retrouvent. Au centre de l'identité diasporique se trouve la conscience collective de groupes d'individus qui gardent le regard tourné vers leur patrie d'origine, même s'ils ne s'y trouvent pas (Clifford 1994 ; Safran 1991). La conscience diasporique naît à la fois de l'histoire et de l'héritage culturel qui subsistent chez les migrants, et des idéologies concernant la différence dans la société d'accueil. Lors de ma recherche, je me suis penchée sur les images que les migrants se font de la patrie dont ils ont été arrachés et j'ai étudié les pratiques servant à la commémorer. Les « notions d'attachement territorial et d'autochtonie » impliquent des attitudes différentes envers « 'le chez-soi' et 'l'origine' » qui font référence « à plusieurs endroits et non pas à un locus fixe » (Parkin 1999, p. 309). Dans la suite de cet article, je ferai référence à la Pologne en tant que patrie individuelle (Ossowski 1967, p. 210), lieu d'« origine » (terre des ancêtres) où se trouvent les racines familiales. L'image regorge de contradictions internes, la nostalgie se mêlant à des souvenirs marquants d'exclusion.

Les objets

- 3 J'ai interviewé mes interlocuteurs sur divers sujets, l'un d'eux étant les objets qu'ils avaient emportés de Pologne. Je voulais savoir comment ces « souvenirs portatifs » (Finder 2008, p. 25), venus d'une patrie dont les migrants ont été arrachés, fonctionnaient en pratique et quelles significations leur étaient attachées. Selon Marek Krajewski (2008), l'opposition homme-objet exprime la différence qui les sépare tout autant que le lien unique et inséparable qui les unit. Les objets peuvent être compris comme une métonymie de l'être humain, de son destin, de son identité (Mađra-Shallcross 2010, p. 12). Tout en rassemblant les divers aspects biographiques de ces objets (Kopytoff 1986), j'ai essayé de comprendre ce qu'ils étaient pour les personnes qui les utilisaient. La conceptualisation anthropologique des objets ressemble à la conceptualisation du soi : les choses ont un « corps » à elles, une identité propre, une altérité, elles peuvent être mises à l'écart. De plus, les objets ont des identités sujettes au changement, il s'agit de processus vivants (Appadurai 1986). Quand le propriétaire d'un objet meurt, ce dernier peut faire revivre ou recréer son souvenir. Dans cet article, je vais montrer que les objets matériels peuvent être compris comme des *lieux de mémoire* tels que Pierre Nora les définit : « un jeu de la mémoire et de l'histoire », « mixtes, hybrides et mutants, intimement noués de vie et de mort, de temps et d'éternité », capables de « bloquer le travail de l'oubli » (Nora 1984, p. XXXV).
- 4 La décision de partir avait un lien intrinsèque avec l'aspect matériel de l'installation dans un nouveau pays. Au moment du départ, les Juifs polonais étaient confrontés à un problème : ils devaient prendre en compte des exigences d'ordre pratique tout en sachant que leur départ de Pologne était définitif. L'image des lieux qu'ils quittaient, la signification qui leur était attachée et la nostalgie d'un monde disparu étaient inscrites dans les objets que ces migrants emportaient avec eux. Tout en analysant les parcours de ces derniers, j'ai distingué deux catégories principales d'objets. La première catégorie est liée au souvenir de la famille des émigrants et à leur identité juive. J'ai appelé les objets de cette catégorie des « objets survivants » parce qu'ils ont appartenu (ou sont liés, de manière symbolique) au monde juif anéanti de la Pologne. C'est ce monde disparu que les

objets de cette catégorie ravivent dans la mémoire des gens. Les objets de la seconde catégorie ont été emportés avant tout pour des raisons pratiques. Je les appelle des « objets pratiques nostalgiques », leur sens initial ayant changé. Cet article s'attache à décrire les objets de la première catégorie uniquement.

Les « objets survivants »

- 5 On pourrait dire que des objets existent en marge du discours sur la Shoah. Les piles d'objets dont leurs propriétaires ont été dépossédés s'inscrivent dans les récits tels que les racontent les musées-monuments – le mémorial d'Auschwitz Birkenau, Yad Vashem ou le musée du Mémorial de l'Holocauste des États-Unis. Ces objets, des possessions autrefois « vivantes », sont devenus des articles de musée exposés derrière des vitres épaisses ; ils ont été dépouillés de leur identité individuelle et on ne raconte pas leur histoire puisque qu'ils sont désormais utilisés à d'autres fins. Ils gardent néanmoins une force débridée. Bożena MAŁdra-Šhallcross les décrit comme « des objets courants et accessoires qui ont une capacité inégalée à symboliser du fait des diverses histoires liées à la Shoah qui sont inscrites en eux » (2010, p. 7).
- 6 Pendant la guerre, ceux qui avaient le temps de préparer leur fuite prirent soin de choisir ce qu'ils allaient emporter. Ils emportèrent des documents certifiant leur identité, des photos de ceux qu'ils aimaient, des biens de valeurs pouvant assurer leur survie et des objets importants de la vie professionnelle. Ils cachèrent les objets quotidiens ou les laissèrent à des membres de la famille ou à des voisins en qui ils avaient confiance. Ceux pour qui le départ fut précipité n'eurent pas ce loisir et n'emportèrent que leurs objets les plus intimes ou ayant le plus de valeur.
- 7 Ceux qui se trouvaient dans les ghettos et les camps de concentration étaient « exposés aux ségrégations qui décidèrent de leur vie. Ils furent d'abord dépossédés de leurs maigres biens, puis de leur vie » – et leurs objets connurent le même sort (MAŁdra-Šhallcross 2010, p. 8). La plupart des objets perdirent leurs propriétaires. Ils ne restèrent pas seuls longtemps. De nouveaux propriétaires se présentèrent sans tarder. Des coussins, des couverts, des vêtements et d'autres objets de la vie quotidienne se virent appelés « biens appropriés ». Ce terme anormal brisa le lien autonome qui unissait ces objets à leurs propriétaires particuliers. Ils perdirent une partie de leur « identité d'objet ».
- 8 Après la guerre, les Juifs, prenant conscience que leur monde avait été complètement détruit, se mirent à la recherche de toute trace matérielle de ce monde anéanti. Leur but était de trouver et de protéger les « objets survivants » de l'oubli, ces objets qui représentaient un condensé de la mémoire d'une famille pour l'éternité.

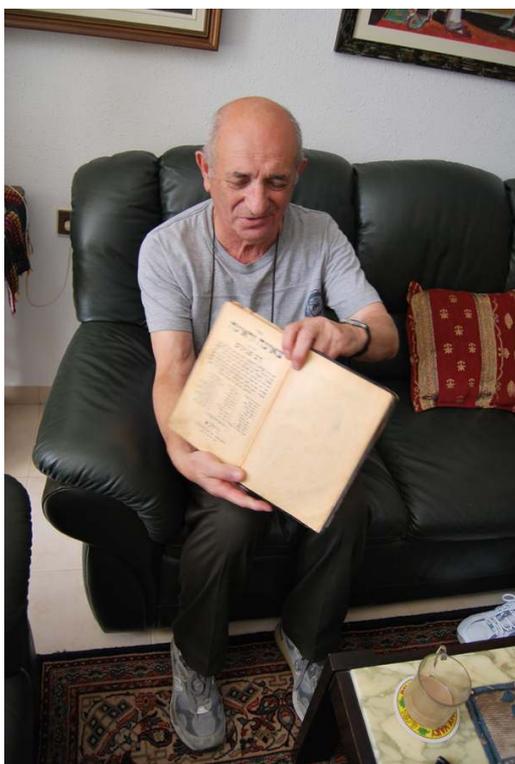
Photo 1



Tuvia et l'appareil photo de sa mère.

- 9 Quelques « objets survivants » purent être sauvés. Des photos et des documents personnels ainsi que des objets précieux furent emportés du fait de leur grande importance pratique et symbolique. L'appareil photo de la mère de Tuvia accompagna cette dernière dans ses déplacements du côté allemand de la Pologne sous occupation. Cet appareil photo sauva la vie de sa propriétaire : la mère de Tuvia fut embauchée par un photographe dans une petite ville polonaise où elle passa la guerre sans être reconnue. La mère pratiquante de Kazik garda sur elle son « Tzenah Urenah » (les commentaires de la Bible en yiddish pour les femmes) durant ses longues années d'exil en URSS.

Photo 2



Kasik et le « Tzenah Urenah » de sa mère.

- 10 Le fait que des biens familiaux aient été volés, dérobés, pillés par des non-Juifs revient au cours de presque tous les entretiens. Le terme de « biens appropriés » existe encore dans la mémoire collective polonaise et ce concept est considéré comme un « procédé normal », une conséquence « naturelle » de la guerre², tel qu'il a été récemment présenté par Jan Tomaz Gross dans son livre *Golden Harvest* [La Récolte dorée]. La pièce *Our class* [Notre classe] de Słobodzianek présente l'épisode émouvant du mariage de Stanisław et Rachel/Marianna. À cette occasion, le jeune couple reçoit des cadeaux et, parmi eux, Rachel/Marianna reconnaît des serviettes que ses voisins polonais ont volées de la maison de ses parents. Seul un concert de protestations répond aux remarques timides de Rachel à propos de ses propres serviettes qui lui sont maintenant offertes comme cadeau de mariage. La fête continue.
- 11 Bien que la plupart des biens « post-Juifs » n'aient pas été rendus à leurs propriétaires juifs, certains « objets survivants » purent être « récupérés ». Si le motif des objets perdus se répète, j'ai également entendu parler d'objets qui furent rendus par des voisins polonais ayant promis de bien les conserver. Abraham raconte ainsi l'histoire des affaires de son père : « Mon père est revenu dans sa ville natale après la guerre et il a récupéré sa machine à coudre qu'il avait achetée neuve avant la guerre » (Abraham). Certains de ces objets furent rendus parce qu'ils étaient devenus des « petits bouts, des morceaux dont on ne veut plus », comme l'écrit Mary Douglas, ne se trouvant, « manifestement, 'pas à leur place' », conservant néanmoins « un peu de leur identité du fait qu'on peut remonter à leurs origines » (Douglas 1966, p. 160). La famille de Shlomo fut sauvée par un couple ukraino-polonais qui veilla également sur une partie de leurs affaires. Après la guerre, le

couple leur rendit leur plateau de *seder* : « Vous en aurez plus besoin que nous. Et puis il ne nous convient pas », dirent-ils (Shlomo).

- 12 Quant aux photos et aux papiers, la plupart ne les avaient plus. Nombreux furent ceux qui envisagèrent de demander des papiers aux autorités de leurs villes respectives mais la peur liée aux violences perpétrées contre les Juifs après la guerre les découragea. Les familles à l'étranger envoyèrent des copies de quelques photos. Beaucoup de Juifs ne retrouvèrent plus rien, comme Abraham le fait remarquer à propos de son père : « Mon père n'avait aucun souvenir » (Abraham).
- 13 Les quelques objets qui ne furent pas détruits furent traités avec un soin tout particulier. Ils constituaient la seule preuve de l'existence d'un monde qui avait disparu et devenaient ainsi des monuments aux morts qui pouvaient être emportés. Face à la destruction complète du monde juif, « le mémorial reproduit la possibilité d'une continuité de descendance directe entre le passé et l'avenir mais tente également de faire une place au deuil » (Parkin 1999, p. 316). En tant qu'incarnation de l'espoir de la continuation, en tant que lien entre la vie passée et la vie à venir, ils devenaient le seul lien entre le survivant/la survivante et son passé. Ces objets étaient donc fortement reliés à l'identité personnelle puisqu'ils constituaient le seul témoignage des racines de leur propriétaire, leur rappelant qui ils étaient et d'où ils venaient.

Photo 3



Membres connus et inconnus de la famille Adam.

La deuxième génération : vivre dans l'ombre des secrets familiaux non dévoilés

- 14 Les parents de mes interlocuteurs passèrent la guerre en Union soviétique. Seuls quelques-uns partirent du côté allemand ou survécurent aux camps de concentration. Même ceux qui, survivant en URSS, ne connurent pas les atrocités polonaises, furent

stigmatisés. Non pas parce qu'ils se trouvaient dans des ghettos, dans des camps de concentration, ou parce qu'ils se cachaient, mais parce que du fait de leur ethnicité, suivant le règlement nazi, ils furent privés de tout : de leur famille, de leur foyer et du contact avec ceux qu'ils aimaient et dont ils ne purent connaître le sort.

- 15 Pour les survivants, les quinze à vingt années après la guerre furent caractérisées par le silence et le vide (Friedlander 1994; Fossion, Rejas, Servais, Pelc, Hirsch 2003; Hoffman 2004), doublés de la censure communiste affectant les représentations historiques. À partir de la fin des années 40, le souvenir de la Shoah fut réprimé sous l'influence d'une identité nationale polonaise renforcée (Steinlauf 1997) et, pour reprendre le terme de Marci Shore, d'une « déjudaïsation » et d'une polonisation de l'information sur la Seconde Guerre mondiale (2004, p. 27). Cependant, comme le note Saul Friedlander, « le silence n'existait pas à l'intérieur de la communauté des survivants. Il était maintenu en relation avec le monde extérieur » (1994, p. 259). Lors de réunions où les destins tragiques de certains membres de la famille étaient reconstitués, des témoins oculaires faisaient part d'images du ghetto et des camps de concentration. Ces images, sans cesse évoquées, s'inscrivirent dans les histoires de la vie de ceux qui n'avaient pas passé la guerre en Pologne. La Shoah devint leur « principale expérience biographique individuelle », ainsi que l'explique Małgorzata Melchior (2004, p. 10) et bien d'entre eux – pas tous – marqués d'un stigmate, vécurent par la suite avec un sentiment constant de culpabilité ou de honte. Comme le dit l'une de mes interlocutrices : « Après la guerre, ma mère était incapable de faire quoi que ce soit. Elle souffrait de dépression, elle n'arrivait pas à se débrouiller. Elle se sentait démunie » (Ewa).
- 16 Les parents ne faisaient aucune référence à leur vie avant la Seconde Guerre mondiale : « Mes parents décidèrent que nous ne devons pas savoir » (Wiktor). Pour les protéger, on empêchait les enfants d'entendre parler des atrocités de la guerre. Ces derniers répètent souvent ces mêmes phrases, témoignant de l'amnésie d'après-guerre de leurs parents, comme le dit Michał : « Au début, on ne parlait pas beaucoup de la guerre. Tout le monde voulait nous protéger. Ils pensaient que ce qu'ils avaient vécu était trop difficile pour nous. » Les conversations portant sur la Shoah se tenaient en yiddish – langue que les enfants n'étaient pas censés comprendre. Le « mur protecteur » n'atténua pas le traumatisme chez les enfants. « Encore et toujours, les enfants parlent des sensations de panique et de mort ou bien de la honte et de la culpabilité qui les étreignent », dit Eva Hoffman à propos des enfants (2004, p. 63).
- 17 Le transfert intergénérationnel d'une connaissance familiale qui ne se fit pas, l'absence d'une famille élargie et le silence des parents créèrent dans la génération d'après-guerre « le sentiment constant d'une biographie fragmentée, perméable et incohérente », dit Iris Milner (2003, p. 197). Ces individus placèrent leur propre personne dans une sorte de vide – sans aucun lien avec le passé, sans aucune racine, en discontinuité avec l'héritage historique de la famille (Fossion, Rejas, Servais, Pelc, Hirsch 2003).

Point critique et recherche généalogique

- 18 Lorsque la génération des enfants d'après-guerre atteignit le « point critique »³ (Traba 2008, p. 14), ils entamèrent des recherches sur le passé. Ils avaient envie de connaître ce monde qui avait cessé d'exister. Comme l'explique Marianne Hirsch, cette envie provenait de « la mémoire post-Shoah, la mémoire des enfants des survivants » qui n'avaient pas seulement besoin de sentir et de savoir mais devaient également « se

ressouvenir, reconstruire, réincarner, replacer et réparer » (1997, p. 143). Les « objets survivants », seule indication qu'ils avaient sur les membres de leur famille et sur la vie qu'ils avaient eue, influençaient leur conscience d'eux-mêmes. Comme le dit Włodek : « Jusqu'à la mort de mon père, je ne savais pas que la photo sur le mur était celle d'Oleńka. Mes parents m'avaient seulement dit qu'il s'agissait d'un enfant qui était mort pendant la Shoah. Ce n'est qu'à la mort de mon père que ma mère nous parla de la famille de ce dernier, avant la guerre ». Les « objets survivants » provoquaient leur imagination, les obligeant à créer des histoires afin de combler le vide (Mađra-Shallcross 2010, p. 52). Ils permirent la recréation d'histoires familiales étranges. Comme l'écrit Marianne Hirsch, en regardant les photos des membres de la famille qu'ils ne connaissaient pas, les enfants d'après-guerre « avaient l'espoir de découvrir une quelconque vérité sur le passé [...], quel qu'en soit l'intermédiaire. Comme la photographie [...] perpétue les mythes familiaux tout en donnant l'impression d'enregistrer simplement une accumulation de moments de l'histoire familiale » (1997, p. 6). Hirsch appelle « mythologie familiale » les images de ce passé (1997, p. 8). Les mots de Benjamin et de Wiktor illustrent la manière dont cette mythologie est bâtie : « Sur les photos d'avant-guerre que j'ai, ils n'ont pas de papillotes, ce qui signifie que ce n'était pas une famille hassidique. Et sur l'une des photos, ma mère est habillée en montagnarde polonaise, ce qui veut dire qu'elle était assimilée » (Benjamin). « Il y avait une photo au mur. Un homme avec une barbe blanche. Il était un 'Juif modèle'... Vous voyez ce que je veux dire, habillé tout en noir, la tête couverte. Il devait être très religieux. C'est tout ce que je sais. Je ne connais même pas son nom » (Wiktor). Ces photos sont également des rappels constants du passé qui ne se laisse pas oublier. Comme exemple de l'obligation de se souvenir et du lien, physique et fort, avec les parents, je citerai Abraham : « Ma mère reposait déjà dans son cercueil. Et tout à coup, je me suis rendu compte que je n'avais pas de photo du numéro tatoué sur son avant-bras. Alors je les ai fait attendre. Je suis allé au centre-ville et j'ai demandé à un photographe – un professionnel – de venir avec moi. Il a photographié son avant-bras flétri. Maintenant, j'ai la photo et je la regarde de temps en temps. »

- 19 Ces précieux objets prennent une signification toute particulière pour la mémoire familiale du fait qu'ils sont uniques. Ce sont des vestiges importants de l'histoire de la famille contenant des messages relatifs au passé familial. Une machine à coudre n'est pas un simple outil utilisé par un tailleur. Elle renferme l'histoire d'un jeune homme pauvre venu d'un petit *shtetl* qui l'a achetée pour monter son affaire lorsqu'il a épousé une jeune fille riche (Abraham). Les chandeliers de Shabbat rappellent la grand-mère qui les allumait tous les vendredis soirs, comme le veut la tradition ; ils rappellent également sa fille, une communiste qui n'était déjà plus religieuse mais qui « regardait toujours sa montre, le vendredi soir, pour ne pas être en retard au repas de Shabbat. Elle respectait ses parents », comme le dit Włodek dans sa description des liens entre sa mère et sa famille.
- 20 Au fil du temps, d'autres objets se sont ajoutés aux « objets survivants ». Certains ont été envoyés par des parents de l'étranger, d'autres ont été hérités de membres de la famille qui avaient quitté la Pologne avant la guerre. Włodek explique comment il s'est retrouvé en possession de l'un d'eux : « Mon oncle habitait en Israël. Il était parti avant la guerre. Quand il est mort, j'ai reçu une cuillère qui, paraît-il, avait appartenu à ma grand-mère. »
- 21 Les histoires permettant de créer la mythologie familiale restent néanmoins incomplètes. Certaines personnes ont pu demander à leurs parents de leur raconter les histoires des objets. Très souvent, les parents sont morts sans rien dire des histoires familiales. Leurs

enfants se sont alors penchés sur le passé par eux-mêmes. Ils étaient poussés par le besoin de « savoir ». Certains ont contacté les associations d'aide aux immigrants en Israël (*Landsmannschaftn*) et se sont mis à lire les livres *yizkor* (de souvenir) concernant les villes d'origine de leurs parents (Józek). Nombreux sont ceux qui ont décidé de se rendre en Pologne, seuls ou avec leurs familles ou leurs amis israéliens. Ils continuent de revenir sur la terre de leurs ancêtres⁴, dans leurs propres termes : « afin de trouver des réponses, afin de rassembler les intrigues des différentes histoires, afin de construire mon arbre généalogique et de rencontrer tous les membres de ma famille, pour moi et pour les générations à venir » (Genia), « pour montrer leurs racines à mes enfants » (Józek), « pour sortir les membres de ma famille de l'anonymat » (Wilek). Ils visitent les cimetières juifs, les archives locales, l'Institut historique juif de Varsovie ; ils font appel à des guides touristiques locaux. Parfois, ils décident de parler à des voisins polonais qui se rappellent peut-être de leur famille (Hoffman 1997 ; Mendelsohn 2006). Il leur arrive de découvrir la tombe d'un parent, d'identifier l'emplacement de la maison de leur ancêtre. Ils prennent des photos, déposent une petite pierre sur la tombe ou au cimetière et reviennent chez eux avec de nouvelles informations sur leur famille. La « mythologie familiale » est sans cesse reconstruite, se transformant au gré de la découverte de nouvelles pièces du puzzle.

Conclusion : la seconde vie des choses

- 22 Pour reprendre des termes introduits par Susan Pearce (1995), le temps passant, la *langue* (la catégorisation sociale des objets, ce qui les distingue les uns des autres) et la *parole* (la manière concrète d'utiliser les objets, le fait de composer des ensembles avec ces objets) des objets décrits plus haut ont changé.
- 23 La seconde vie des « objets survivants » s'inscrit dans les intérieurs des immigrants car ces derniers ont transformé un espace inconnu pour qu'il ressemble à leur foyer de jadis. Le sens de ces objets est soumis à des cycles continuels d'articulation et de désarticulation (DeSilvey 2006, p. 335) et leur emplacement dans le foyer dépend du sens qu'ils prennent désormais pour ses habitants. Les membres du foyer les utilisent pour « gérer ce que les autres savent d'eux » (Birdwell-Pheasant et Lawrence-Zuniga 1999, p. 4), qu'ils placent ces objets sur « le devant de la scène » ou bien qu'ils les cachent de la vue des visiteurs. Comme j'ai pu le voir et le comprendre des pratiques narratives, les « objets survivants » sont placés dans des endroits sûrs, bien protégés. Les photos et les documents sont conservés dans des enveloppes jaunies, dans des albums de famille ou dans des chemises cartonnées ou plastifiées. Certains, agrandis et encadrés, se trouvent exposés sur les murs ou posés sur de petites tables. D'autres « objets survivants » sont placés dans des armoires (à portes vitrées, le plus souvent) ou dans des boîtes, à l'abri des regards. L'un de mes interlocuteurs a construit une sorte de « sanctuaire familial » dans une pièce entièrement consacrée à l'histoire de sa famille. Des posters au mur racontent l'histoire des membres de sa famille et des villes dans lesquelles ils ont vécu.
- 24 Tout comme la reconstruction du passé, la conservation d'« objets survivants » est un mode d'activité ritualisé lors des rassemblements familiaux, lors de recherches effectuées par les enfants de survivants et par leurs petits-enfants dans le cadre d'un travail scolaire. Ces objets ont un impact dans la création d'une « expérience générationnelle » (Nora 1997) : ils sont sortis quand on raconte le destin de la famille qui a été tuée pendant la Shoah. Ils créent ce que Nora appelle les « mémoires générationnelles » dont le fond « est moins fait de ce qu'elles ont vécu que de ce qu'ensemble elles n'ont pas vécu. C'est ce

qu'elles ont en commun derrière elles, à jamais fantomatique et lancinant, qui les soude » (Nora 1997, p. 3002).

- 25 La connaissance de l'histoire et des racines juives de la famille découle plus souvent des objets mystérieux – au sujet desquels les parents ne disaient pas grand-chose – et de l'exploration du passé entreprise par les enfants eux-mêmes plutôt que par l'intermédiaire de récits généalogiques transmis par les grands-parents ou les parents. Dans ce sens, la connaissance et la mémoire sont basées sur le hasard et l'imagination tout autant que sur les explications et les preuves tangibles (DeSilvey 2006, p. 328). Dans la vie d'un individu, le fait qu'un objet a été utilisé par des gens qui lui sont chers a une signification particulière. L'objet, quoique extérieur, est alors considéré comme faisant partie intégrante de l'être humain. La possibilité de s'identifier à ses ancêtres en regardant des photos d'eux et de ressentir une proximité physique avec eux par la possession d'objets leur ayant appartenu permet de recréer l'image de la famille élargie, même quand elle n'existe plus. Elle donne la sensation de s'enraciner dans des liens de parenté concrets puisqu'une partie de la présence disparue de ces parents aimés, quoique inconnus, a été investie de manière symbolique et émotionnelle dans chaque objet, comme si un peu de leur présence avait été transférée à l'objet.
- 26 Ces objets ont été déterminants pour recréer et raviver l'identité juive des enfants d'après-guerre. Ils constituent une preuve de la continuité de l'existence d'un individu, « la réponse la plus tangible, la plus évidente, à [la question de] ce que nous sommes » (Krajewski 2008, p. 51). Du fait de leur permanence, par opposition à l'absence de la famille élargie, ils sont devenus « le support le plus important de la transmission intergénérationnelle » (*ibid.*), le « pont entre la perte du passé et le potentiel à venir » (Parkin 1999, p. 315), créant le lien entre la biographie de l'individu et la biographie de l'objet (réel ou imaginaire). Ils demeurent la seule preuve matérielle d'un monde disparu. On peut appeler les « objets survivants » des reliques post-mémoire (Hirsch 1997, p. 19) qui créent un lien entre le spectateur et la présence matérielle de la personne disparue. Ils constituent plutôt des sortes de monuments ancestraux (Parkin 1999, p. 318), les inscriptions sur leurs tombes (Mađra-Shallcross 2010, p. 58), qui encodent la continuité entre les générations et à travers elles. Ils sont aussi des co-créateurs d'identité (pour l'individu tout comme pour le groupe), nouant un lien inséparable avec la terre des ancêtres : la Pologne.

BIBLIOGRAPHIE

Appadurai, A. ed.

1986 *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press.

Assman, J.

2008 *Pamięć kulturowa. Pismo, zapamiętywanie i tożsamość polityczna w cywilizacjach starożytnych*, Varsovie, Wydawnictwo Uniwersytetu Warszawskiego.

2010 *La mémoire culturelle : écriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques*, traduit de l'allemand par Diane Meur, Paris, Aubier.

Berendt, G.

2008 « Emigracja pomarcowa », sur le site « Rzeczpospolita » : <http://www.rp.pl/artykul/120621,204315.html>.

Bikont, A.

2004 *My z Jedwabnego*, Varsovie, Prószyński i s-ka.

2011 *Le crime et le silence : Jedwabne 1941, la mémoire d'un pogrom dans la Pologne d'aujourd'hui*, traduit du polonais par Anna Hurwic, Paris, Denoël.

Birdwell-Pheasant, D. et Lawrence-Zuniga, D.

1999 *House Life. Space, Place and Family in Europe*, Oxford, New York, Berg.

Clifford, J. « Diasporas », *Cultural Anthropology*, vol. 9 (3), 1994, p. 302-338.

Collredo-Mansfeld, R.

2004 « Matter Unbound », *Journal of Material Culture*, vol. 8 (3), p. 245-54.

Connerton, P.

1989 *How Societies Remember?*, Cambridge, Cambridge University Press.

DeSilvey, C.

2006 « Observed Decay: Telling Stories with Mutable Things », *Journal of Material Culture*, vol. 11, p. 318-338.

Douglas, M.

1966 *Purity and Danger*. London, Routledge.

Finder, G.

2008 « Introduction », *Polin. Studies in Polish Jewry*, vol. 20, p. 3-54.

Friedlander, S.

1994 « Trauma, Memory, and Transference » in Geoffrey Hartman (ed.) *Holocaust Remembrance. The Shapes of Memory*, Oxford, Blackwell, p. 252-263.

Fossion P., Rejas M-C., Servais L., Pelc I., Hirsch S.

2003 « Family Approach with Grandchildren of Holocaust Survivors », *American Journal of Psychotherapy*, vol. 57 (4), p. 519-527.

Gross, J.

2001 *Neighbors: The Destruction of the Jewish Community in Jedwabne*, Princeton et Oxford, Princeton University Press.

2002 *Les voisins : 10 juillet 1941, un massacre de Juifs en Pologne*, trad. de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Fayard.

2006 *Fear: Anti-Semitism in Poland After Auschwitz*, Princeton et Oxford, Princeton University Press.

2010 *La Peur. L'antisémitisme en Pologne après Auschwitz*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Pierre Ricard et du polonais par Xavier Chantry, Paris, Calmann-Lévy.

2011 *Złote zniwa : rzecz o tym, co się działo na obrzeżach Zagłady Żydów*, Cracovie, Społeczny Instytut Wydawniczy « Znak ».

Hirsch, M.

1997 *Family Frames: Photography, Narrative, and Post-Memory*, Cambridge, Harvard University Press.

Hoffman, E.

1997 *Shtetl: The Life and Death of a Small Town and the World of Polish Jews*, Boston, Houghton Mifflin.

2004 *After such Knowledge: Memory, History and the Legacy of the Holocaust*, New York, Public Affairs.

2005 *Après un tel savoir... : la Shoah en héritage*, traduit de l'anglais par Aline Weill, Paris, Calmann-Lévy.

Kaźmierska, K.

2008 *Biografia i pamięć Na przykładzie pokoleniowego doświadczenia ocalonych z zagłady*, Cracovie, Zakład Wydawniczy « NOMOS ».

Kopytoff, I.

1986 « The Cultural Biography of Things: Commoditization as Process » in Arjun Appadurai (ed.) *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press.

Krajewski, M.

2008 « Przedmiot, który uczłowiecza », *Kultura Współczesna*, vol. 3, p. 43-54.

Mądra-Shallcross, B.

2010 *Rzeczy i zagłada*, Cracovie, « Universitas ».

Melchior, M.

2004 *Zagłada a Tożsamość. Polscy Żydzi ocaleni na « aryjskich papierach »*. Analiza doświadczenia biograficznego, Varsovie, IFiS PAN.

Mendelsohn, D.

2006 *The Lost: A Search for Six of Six Million*, New York, HarperCollins.

2007 *Les disparus*, traduit de l'anglais par Pierre Guglielmina, Paris, Flammarion.

Milner, I.

2003 « A Testimony to 'The War After': Remembrance and its Discontent in Second Generation Literature », *Israel Studies*, vol. 8(3), p. 194-214.

Nora, P.

1997 « La génération » in Pierre Nora (dir.) *Les Lieux de Mémoire*, Paris, Éditions Gallimard.

Nora, P.

1984 « Entre mémoire et histoire » in Pierre Nora (dir.) *Les Lieux de Mémoire*, Paris, Éditions Gallimard.

Levi, P.

1987 *Si c'est un homme*, Paris, Julliard.

Olszewski, E.

1993 *Emigracja polska w Danii 1893-1993*, Lublin, Oficyna Wydawnicza John and John w Lublinie.

Ossowski, S.

1967 *Z zagadnień psychologii społecznej*, Varsovie, PWN.

Parkin, D.

1999 « Mementos as Transitional Objects in Human Displacement », *Journal of Material Culture*, vol. 4(3), p. 303-320.

Pearce, S.

1995 *On collecting. An Investigation into Collecting in the European Tradition*, London, Routledge.

Safran, W.

1991 « Diasporas in Modern Societies: Myths of Homeland and Return », *Diaspora*, n° 1, printemps 1991, p. 83-99.

Shore, M.

2004 « Children of the Revolution: Communism, Zionism, and the Berman Brothers », *Jewish Social Studies*, vol. 10(3), p. 23-86.

Słobodzianek, T.

2009 *Nasza klasa*, Gdańsk, Słowo/obraz terytoria.

Stankowski, A.

1997 « Emigracja Żydów z Pomorza Zachodniego w latach 1945-1960 » in Jerzy Tomaszewski (ed.) *Studia z dziejów i kultury Żydów w Polsce po 1945 roku*, Varsovie, Wydawnictwo TRIO.

Steinlauf, M.

1997 *Bondage to the Dead: Poland and the Memory of the Holocaust*, Syracuse, Syracuse University Press.

Stola, G.

2000 « Emigracja pomarcowa », *Prace migracyjne* 34, sur le site <http://www.migracje.uw.edu.pl/publ/459/>.

Szydzisz, M.

2005 *Spółeczność żydowska na Dolnym Śląsku w latach 1950- 1989 w świetle działalności Towarzystwa Społeczno-Kulturalnego Żydów w Polsce*. Thèse de doctorat non publiée, Université de Wrocław.

Traba, R.

2008 « Pamięć kulturowa – pamięć komunikatywna. Teoria i praktyka badawcza Jana Assmana », in Jan Assman *Pamięć kulturowa. Pismo, zapamiętywanie i tożsamość polityczna w cywilizacjach starożytnych*, Varsovie, Wydawnictwo Uniwersytetu Warszawskiego.

NOTES

1. Au milieu des années 50, sur les 52 000 Juifs polonais qui quittèrent la Pologne, 42 500 d'entre eux partirent pour Israël (Stankowski 1997, p. 132). Du fait des variations dans les données historiques, les estimations concernant le nombre de gens ayant quitté la Pologne à cause de la campagne antisioniste de 1968 varient entre 12 000 (Stola 2000) et plus de 13 000 personnes (Berendt 2008). Environ 3 809 d'entre eux partirent s'installer en Israël (Berendt 2008) et 5 500 émigrèrent en Scandinavie (Olszewski 1993).

2. À ce sujet, voir également *Les Voisins* [2001] et *La Peur* [2006] de Jan T. Gross, *Le Crime et le Silence* d'Anna Bikont [2004], ainsi que les résultats des enquêtes de terrain effectuées autour de Pińczów entre 2006 et 2008 par les étudiants en anthropologie de Varsovie.

3. Un individu atteint le point critique lorsqu'il prend sa retraite et a alors le temps et l'envie de se consacrer à l'écriture de son passé pour le transmettre à la génération suivante (Traba 2008, p. 14).

4. Pour plus de détails sur les voyages en Pologne, cf. Kaźmierska (2008). Kaźmierska ne parle pas d'un autre but de ces voyages : la recherche de documents pour recouvrer la nationalité polonaise.

RÉSUMÉS

The article is based on research made among Polish Jews who lived after the war in Lower Silesia region and in 1950s or in 1960s emigrated to Israel. I will show the two waves of emigration, concentrating on how they differentiate in constructing the image of Poland – both the past one and the contemporary one. My interviewees were mainly children of people who survived the Second World War in the Soviet Union. Their parents were convinced that Poland is not only hosting country Jews lived for centuries, but their homeland. Different levels of Jewishness coexisted with identification as Poles. Even though the discussions on return to Israel, were part of the collective consciousness, till the moment of the outbreak of the anti-Semitic events, they underlined rooting in Poland or were constantly living “on suitcases”, as they say, hesitating whether to leave or to stay. The external events made them decide to leave Poland. However, the imagine of abandoned homeland is being kept in their memories, being an important part of their self-identification.

Are presented the immigrants’ attitude towards the mythologized past they incorporated to their life stories narratives. Immigrants cope with the absence of the past through creation of *memories*, embodied in and evoked by *objects*. The meaning inscribed to a particular object changes, depending on fluctuation of memories’ significance. An important part of their memory is related to the traumatic recollections. It is both the post memory inherited from their parents who survived the Holocaust and their own ones connected with an uprooting process caused by the anti-Semitism in the postwar Poland. These negative memories mingle with idealistic ones from their childhood and youth in the communist Poland and with most recent ones from their nostalgic journeys to Poland (both individual and group ones), they went on after 1989. Those memories are also embodied in the particular objects, among which photographs play a crucial role.

AUTEURS

KAMILA DABROWSKA

Kamila Dabrowska, Université de Varsovie, Musée de l'Histoire des Juifs polonais.